



*Marcel Spada, Francis Ponge et Pierre Oster-Soussouev
à la Décade de Cerisy sur Ponge, 12 août 1975.*

Lectures critiques

Lectures critiques

Sélection d'appréciations parues dans la presse à la sortie des ouvrages de Marcel Spada, suivie d'extraits choisis dans sa correspondance privée.

Unique vivante, 1951

(Recueil publié sous le pseudonyme de Salvador)

« *Unique vivante* est une suite de poèmes de Marcel Salvador. Ils sont courts et tout en notations passionnées. “Je regardais les reflets dans la rivière et, sous les fétus voyageurs, nos images semblaient à l'ancre.” Mais cette œuvre est d'une si grande qualité, d'une mesure si personnelle, d'un accent si dénué de crainte, qu'il nous faut citer, mais de lui seulement, ce qui serait banal chez un autre :

*Enfin j'ose ta nudité
Blanche oraison lait de lumière
tes seins candides éblouis
ton ventre au cercle ensoleillé.
Enfin j'ose la solitude.*

Ces mêmes mots seraient vulgaires chez un autre. Chez Marcel Salvador non. Quelque chose est transmis qui nous enflamme nous aussi. De bon amour ; non de “cinéma” ».

(Adrian Miatlev, « La poésie et son double », *La Tour de Feu*, n°36-37, printemps 1952, p. 189)

Les Jumeaux solitaires, 1960

« Le centre du livre est partout et nulle part et, selon que vous avez commencé votre lecture en aval ou en amont le sens change d'expression et l'expression change de sens. L'écriture, pure et serrée, laisse présager une œuvre en hauteur ».

(Jean-Paul Weber, « Notes », *La Nouvelle Revue Française*, n°91, juillet 1960, p. 147)

« J'aime beaucoup votre humour et votre fantaisie, votre écriture précieusement ironique ».

(André Pieyre de Mandiargues, lettre du 9-2-1960)

À La Fête rouquine, 1969

« L'écrivain Spada et le professeur Spada ont un trait commun : le goût de la féerie et du merveilleux. Mais une féerie étroitement liée au rite de la chair et un merveilleux qui implique une extrême rigueur, et qui, parfois, mène à une sorte d'extase par des chemins de glace. (...) L'auteur d'*À la fête rouquine* réussit à conserver une maîtrise d'allure et une imperturbable justesse de ton à travers les dévergondages les plus baroques et les plus subtilement pervers de l'imagination. (...) Nous sommes visiblement aux antipodes du délire, de l'hallucination ou de la simple divagation fantasque : l'attelage de la fantaisie ne s'emballe jamais et avance à l'allure voulue par l'aurige. Bref, nous sommes en présence de ce que Francis Ponge apprécie par-dessus tout dans l'œuvre d'art : un ordre, étrange peut-être, non logique et résolument nouveau, mais un ordre et un fonctionnement comme tel ».

(Henri van Nieuwenhuise, « À la fête rouquine par Marcel Spada », *La Flandre libérale*, 29 mai 1969)

« Une très étrange et rare subtilité fait l'unité de ces dix récits auxquels l'érotisme prête son apparence. Léopoldine et le narrateur sont le même acteur d'un spectacle où sont en jeu moins le plaisir (et sa satisfaction) que l'investigation (et l'angoisse) qui le précède. Dans la même optique sont donc réunis, pour être mieux séparés, à la fois la vie et la mort, ou plus exactement le rêve de la vie et le futur de la mort. L'écriture est à la mesure de cette ambition. Mieux, elle est pour le lecteur le corps véritable de la fête qui lui est proposée ».

(André Delmas, « À la fête rouquine de Marcel Spada », *Le Monde*, 31 janvier 1970)

« En son miroitement infini, en son extrême ouverture, il brouille comme à plaisir les pistes de lecture avec ces lieux et personnages aux identités polyvalentes et les signalisations transformationnelles de ses brusques détours.

Ce livre refermé, on n'en finit pas de "se retrouver dans un état d'extrême secousse, éclaircie d'irréalité, avec dans un coin de soi-même des morceaux du monde réel" (Antonin Artaud) ».

(Joseph Guglielmi, « Le miroitement de l'encre », *Les Lettres françaises*, 8-14 juillet 1970)

« Je cherche et ne trouve nulle part ce passage d'une réalité à l'autre, ce fondu d'un point de vue à l'autre, l'obligatoire de ces transformations de la rêverie en histoire racontée à soi-même ou en souvenir vrai ou faux ».

(Michael Riffaterre, lettre du 11 novembre 1969)

Francis Ponge par Marcel Spada, 1974

« Que propose Spada ? Une lecture des écrits de Ponge hors de tout système philosophique, Husserl compris, mais dans leurs rapports sexualisés au monde. L'étude de la volupté gastronomique des choses et des mots mène le lecteur au *Paradis de la lecture*. »

(Jean Roudaut, « Poésie », *Le Magazine littéraire*, juillet-août 1974)

« ...un très remarquable ouvrage dont la lecture est indispensable pour aller plus avant (...) dans la connaissance d'une œuvre nécessitant des références à l'histoire, au langage, à la philosophie. »

(Robert Sabatier, *Histoire de la poésie La poésie du XX^{ème} siècle*, A. Michel, Paris, 1975-1982, tome 3, « Métamorphoses et modernité », p. 13)

« Si votre livre m'a à ce point intéressé, c'est que – chose rare – il va au fond de la composition littéraire, d'abord en soulignant la théâtralité du texte, puis en marquant l'importance des « trous noirs », enfin en analysant les métaphores, les consonances (qui, parfois, font un mythe) ».

(Noël Devaulx, lettre du 7 octobre 1974)

« Votre Ponge éclaire cette œuvre en apparence lumineuse, et pourtant secrète. Cela me fait prendre conscience aussi d'une affinité entre lui et vous que je ne voyais pas bien malgré la préface qu'il a écrite pour vous ».

(Robert Bréchon, lettre du 7 avril 1974)

Appointement d'un parc à la française, 1975 (texte écrit en 1968).

« Le plus précieux de ces écrits est le raffinement de l'écriture, retorse et sensuelle, qui fit longtemps entendre Marcel Spada dans l'écho d'André Pieyre de Mandiargues. Mais cet ouvrage marque un changement : la sensualité s'est étendue du corps des choses au corps des mots ».

(Jean Roudaut, « Poésie », *Le Magazine littéraire*, 1975)

« *Odette et moi, nous y saisissons bien les divers niveaux de signification. Il s'agit là d'un "baroque dominé", c'est-à-dire, selon ce que j'ai pu déclarer ici ou là, du plus grand art* ».

(Francis Ponge, lettre du 21 août 1968)

« *Il y a toujours là un homme qui se confronte à la physis et aux figures qui la peuplent, mythes ou comédiens, de Léda à Don Juan, en passant par le corps de garde.*

Vous le faites avec tant de bonheur d'expression ! Ce corps de garde, précisément, ou l'oison pattu, et encore la brouette-théorème, le cheval-abricot et tant d'autres ».

(Gabriel Audisio, lettre du 20 mai 1975).

« *Votre texte : très beau, extrêmement étrange (Ponge avait bien vu ce qui détermine chez vous cette "torsion" de base qui met votre syntaxe en relief), un pas neuf après les Illuminations, en somme* ».

(Philippe Sollers, lettre du 30 janvier 1971)

Simulacres, 1981

« Marcel Spada fait voir Hokusai, Bellmer, Füssli, Michel-Ange, les Etrusques, Marcel Duchamp, Gustave Moreau aussi vrais que nature, avec la seule aide de caractères noirs sur des pages blanches. Ni pâte, ni couleur, ni forme, et pourtant les œuvres sont là. Les photographes en pleureront de rage ».

(Pierre Enckell, « Textes », *Les Nouvelles Littéraires*, 9-16 avril 1981).

« *J'ai pris beaucoup de plaisir à lire Simulacres autant à cause de la pente tout à fait originale de l'imagination qui s'y décèle qu'à cause de l'expression étrangement resserrée et concentrée* ».

(Julien Gracq, lettre du 15 mars 1981)

« *"Quelle belle langue ! dit le peintre". Celle du plaisir. Pas seulement celui du lecteur, mais celui aussi, délicieux et redoutable de la langue elle-même, génératrice des anamorphoses* ».

(Jean Tortel, lettre du 24 mars 1981)

Erotiques du merveilleux, 1983

« *Un excellent livre, plein de suc et d'une sensibilité poétique aiguë – ce qui n'était pas de nature d'ailleurs à beaucoup me surprendre* ».

(Julien Gracq, lettre du 25 avril 1983)

« *J'ai été frappé de votre intransigeance à préserver le domaine de l'esthétique des empiètements du rationnel. L'Université ne vous saura pas gré de cette obstination, ni de savoir par vous que les idées sont pour le conteur un matériau comme les autres, ni que dégager les idées d'un texte poétique, c'est quitter le domaine de la littérature, ni que l'homme soit dans l'auteur et non l'auteur dans l'homme, etc. autant d'insultes aux dieux qui dorment dans les caves de la Sorbonne* ».

(Noël Devaulx, lettre du 24 avril 1983)

« *Vous faites bien ici de rappeler que la seule introduction acceptable à l'œuvre est l'œuvre elle-même, qu'elle doit être habitée, visitée. Et que si l'auteur n'est pas dans la confiance de son génie, l'œuvre du moins est seule à permettre de parler d'elle* ».

(Jean Roudaut, lettre du 29 avril 1983)

« *Votre chapitre sur Péret est remarquable d'intelligence sensible, celle-là même qui fait défaut à tant de prétendus analystes, et qui vous permet de vous situer d'emblée au cœur de la comète* ».

(Jean-Louis Bédouin, lettre du 6 mars 1988)

« *Disciple en quelque sorte et très proche de Ponge, Marcel Spada s'oppose ici aux tenants des lectures dites "plurielles", à la polylogie ambiante, à l'hyporéférentialisme catatonique (j'en rajoute) des universitaires. (...) Bref, un livre polémique, mais équilibré, où l'on apprend de page en page mille choses, bien écrit, savamment, discrètement, et qui donne en tout point raison à Breton : "Le propre de la littérature est de dire ce qu'elle veut dire", mort à la polysémie obligatoire* ».

(Pierre Oster, note de lecture pour les éditions du Seuil)

Les Princes du sang, 1983

« Le livre est composé de deux trames à l'atmosphère très différente, mais reliées par des scènes inversement symétriques, tels des reflets dans un miroir. Les "princes du sang" sont, d'une part Salomé, Hérodiade et Hérode Antipas jouant le jeu mortel du désir et du désert autour de saint Jean-Baptiste enchaîné. D'autre part, nous suivons Galaad, le "chevalier angélique", à travers les épreuves qui jalonnent sa quête du sacré Graal. De l'une à l'autre intrigue se tissent des réseaux de signes amoureux et cruels, le long d'une trajectoire qui associe la noirceur solaire et la candeur dans un identique destin capital : des chefs atteints et tranchés s'écoule un sang qui signale, non sans ironie, une sainteté conquise sur la violence de l'histoire, du pouvoir et du sexe.

Ce double univers mis en scène par Marcel Spada s'anime intensément sous les effets conjugués de la stylisation et de la vie. Le narrateur accomplit le délicieux et délicat travail du magicien, qui donne sang et sens à des figures issues du cadre enchanté où les retiennent pour notre plaisir les enluminures des artistes médiévaux et les tableaux de Gustave Moreau : "son histoire semblait écrite avant même d'être vécue" ».

(Serge Koster, « Les fictions magiques de Marcel Spada, *Le Monde*, 2 décembre 1983)

« Non seulement le second récit du livre que vous m'adressez – curieuse incursion de la Quête du Graal au pays de l'amour courtois, dont vous tirez grand parti – mais le premier aussi était fait pour me plaire : il me confirme dans l'idée que le thème de Salomé ne donne lieu qu'à des réussites. Plus encore peut-être que l'histoire de Galaad, il se recommande, en particulier, par une très belle écriture. Et les images d'Aubrey Beardsley viennent achever de faire de cette édition de *Fata Morgana* une belle production et un petit livre précieux, de ceux qu'on aime à garder non loin de soi ».

(Julien Gracq, lettre du 16 septembre 1983)

« Il y a dans ce livre un exceptionnel travail de simplicité acquise de la langue. Le propos (à la fois érotique et théologique) aurait pu conduire au maniérisme (celui de Pierre Klossowski par exemple – ceci n'est donc pas péjoratif). Mais il y a dans votre texte une écriture complexe (avec de très subtils conflits de vocabulaire) qui ne fait jamais obstacle à la suite du récit : on est conduit, sans avoir envie d'hésiter ».

(Jean Roudaut, lettre du 6 novembre 1983)

« Thérèse a été aussi émue que moi par cette fin étrange où le propos spirituel de votre quête culmine dans un symbolisme aussi inédit qu'il apparaît après coup nécessaire ».

(Noël Devaulx, lettre du 6 octobre 1983)

Descartes et Don Juan, 1987

« Voici, de Marcel Spada, au sens musical du terme, une "fantaisie" baroque qui dégage un charme extrême : Descartes et Don Juan. Le rapprochement de ces noms est une fort belle invention. (...) En fait, Spada leur prête à chacun le secret qu'il s'emploie, fasciné, à dévoiler. (...) Le penseur du poêle meurt par le gel. Le séducteur des femmes succombe à l'arythmie cardiaque. L'humour et le savoir de Marcel Spada leur donne une nouvelle chance ».

(Serge Koster, « Le penseur du poêle et le séducteur impie », *Le Monde*, 4 octobre 1987)

« Texte brillant, à séquences, imbriquées comme des poupées russes : touches biographiques ; énigmes policières ("Mais qui a écrit ces vers ?") ; le philosophe par force (au lieu du poète par désir) ; variations philosophiques et virtuoses sur le thème "Je pense donc..." Livre nerveux où se dit la dramatique quête de se dire ».

(Gil Jouanard, « Les filles de Descartes et de Don Juan », *Impressions du sud*, n°17, 1988)

« Il y a deux ou trois Descartes, bien excitants pour l'esprit dans l'essai que vous me faites l'amitié de m'adresser. J'y retrouve, comme dans le Don Juan qui lui fait suite, la façon aiguë et originale que vous avez de traiter les grands sujets auxquels vous imprimez un clinamen qui vous est propre ».

(Julien Gracq, lettre du 21 septembre 1987)

« Il y a du frondeur en Descartes, et du cavalier en Spada. La nouvelle sur Don Juan fait eau-forte, quelque chose comme un vif dessin d'épée. C'est sans doute ce qui marque votre langue : la rigueur du geste d'écriture, du mouvement de la phrase. Ni graisse adjectivale, ni emphase sentimentale ».

(Jean Roudaut, lettre du 2 novembre 1987)

« Intelligente, stimulante – e ben stampato ».

(Leonardo Sciascia, lettre du 5 décembre 1987)

La Fugue d'Angélique Diderot.

Suivi de *La Vie brève de Léon d'Astorga*, 1991

« La biographie de la fille de Diderot, Angélique, jeune claveciniste, (...) prend la forme musicale d'une fugue. Les mots y ont remplacé les notes ; et à travers celle-ci un lecteur attentif pourra percevoir les aspects multiformes de l'œuvre de Diderot ».

(*Bulletin critique du livre français*, n°546, juin 1991)

« *Je vous ai lu comme j'ai lu les Philosophes (je parle de ceux d'autrefois), avec avidité, pour suivre une plume alerte, et en m'arrêtant pour savourer un trait ou, justement, ce cours rapide des pensées qui communique au lecteur le sentiment de partager une aventure* ».

(Jules Vuillemin, professeur d'épistémologie au Collège de France,
lettre du 8 avril 1991)

« La vie brève de Don Leon est de l'ordre du chef d'œuvre. Tout est admirablement mis en place dans le passage de la raison à la violence, du jeu au sérieux. Ce n'est pas simplement un exercice critique, rendant au texte de Beaumarchais sa force, à ce lieu de l'histoire sa valeur de tournant, mais une perfection littéraire de justesse cruelle ».

(Jean Roudaut, lettre du 28 avril 1991)

Chronique d'un sudiste, 1991

« C'est stupéfiant de vérité, mais d'une vérité dont on ne connaît pas le lieu, sinon celui de la littérature. Cette fiction méditative sur la gémellité, les miroirs, l'androgynie, est écrite avec un bonheur d'expression constant d'intelligence souveraine (de souveraineté sur les facteurs de trouble). C'est indéniablement un de vos plus graves et plus beaux livres ».

(Jean Roudaut, lettre du 26 avril 1991).

« Ce livre a une saveur certes "toute méditerranéenne", mais surtout typiquement spadaienne comme on dira peut-être un jour, avec cette métaphysique du corps et de la nudité qui étonnait le nordiste que je suis ».

(Robert Bréchon, lettre du 4 juillet 1991)

La Fugue d'Angélique Diderot et *Chronique d'un sudiste*, 1991

« Vos textes sont une fête de culture avec quelle légèreté, maîtrise, élégance. (...) J'ai été frappé en particulier par votre *Chronique à la fois confidentielle et distanciée, votre vie, votre pays, l'ampleur d'une expérience toujours intensément personnelle. Vous êtes bien présent aussi dans les deux autres textes où votre brio se déploie avec plus de maîtrise que jamais* ».

(Jacques Mettra, conseiller culturel à Amsterdam et à Berne)

« Ces deux excellents livres, plus proches l'un de l'autre qu'on ne pourrait le penser, tant la biographie pour l'un, l'histoire littéraire pour l'autre, servent également d'appui et de tuteur à une dérive sensuelle, poétique et à demi onirique qui fait le charme commun de ces deux ouvrages, en même temps qu'une remarquable écriture ».

(Julien Gracq, lettre du 20 mars 1991)

Histoire de lecteurs, 2004

« Votre écriture est toujours succulente et raffinée, elle donne à vos écrits, pour le plaisir du lecteur, une consistance unique ».

(Robert Bessède, lettre du 13 mars 2004)

« Merci pour ces charmantes histoires tricotées avec humour et tendresse des petits riens du bonheur et judicieusement illustrées d'un nouveau test de Rorschach froufrouant comme une volière à chaque page tournée ».

(Dr Marie-Claire Enselme-Trichard, carte du 20 mars 2004)

« Il n'y a rien en ces pages qui s'attarde, ni arrêt sur soi, ni didactisme. Mais un emportement de tous les sens, un côté félin. Je ne trouve pas, en mémoire, d'ouvrage qui parle des livres de façon si sensuelle ».

(Jean Roudaut, lettre du 21 mars 2004)